

Le Berger et le Roi

En ce matin du mardi 21 juin 1791, le temps est lourd et orageux. Antoine Leroy, berger en la commune d'Hondevilliers s'active comme un forcené dans son champ de la Justice. Il aime bien venir travailler dans cette parcelle l'Antoine, car elle se trouve en bordure de la Route Royale de 3ème classe, vous savez celle qui va de Paris à Châlons et à chaque passage d'une diligence ou d'une berline, lui qui quitte si rarement le village, il s' imagine des pays où la vie des paysans est moins pénible que dans sa Brie natale.

Cela fait presque deux ans maintenant que la Révolution a débuté, bien sûr, il n'est plus obligé de se rendre à pied à Château-Thierry au grenier à sel pour payer la gabelle qui a été supprimée par l'Assemblée Constituante. D'autres impôts aussi injustes comme la dîme ou la taille ont également été abolis. Mais il se dit que comme sous l'Ancien Régime, le peuple des campagnes continue de souffrir, de fournir beaucoup de travail pour tout juste survivre et toujours cette mortalité importante chez les enfants, rien qu'à Hondevilliers depuis janvier , trois enfants sont déjà décédés.

Mais aujourd'hui, l' Antoine, il a le cœur léger car en principe les récoltes de cette année devraient être bonnes, en tout cas meilleures que les années précédentes, surtout 1789 où la disette les affama. Et puis son ami Pierre Louis Fayët a entendu parler au marché au blé de Rebais d'une nouvelle race de mouton, le Mérinos qui croisé avec des moutons de la Brie donnerait des bêtes plus robustes et plus grasses que ses animaux maigres et galeux. Sa bonne humeur du moment, il l'a doit également à sa femme Marie-Marguerite qui attend un enfant. Il espère le voir grandir celui-là pour lui apprendre son métier de berger. Marie-Anne , le femme de de son ami Pierre, attend elle aussi un enfant.

Comme tous les matins Antoine s'est levé avec le soleil. Avant d'attaquer la luzerne, il est allé dans la forêt de Sablonnières confectionner des fagots qui serviront à nourrir ses bêtes l'hiver prochain. C'est Marie-Marguerite qui gardera les moutons aujourd'hui.

Il est 9h30, la chaleur est déjà pesante, Antoine s'accorde quelques minutes

de repos à l'ombre des arbres de la Butte rouge pour avaler une tranche de pain et boire quelques gorgées de cette piquette que l'on produit dans la région. Mais un bruit assourdissant venant de l'ouest le fait sursauter, il se lève précipitamment et son regard se porte immédiatement en contrebas en direction de Bussières.

Il comprend vite que ce vacarme est dû à l'arrivée sur la route pavée d'une énorme berline, la caisse et les moulures peintes en vert, le train et les roues en jaune citron, surmontée d'un dôme de bagages, tirée par six limoniers, suivie de près par un cabriolet tracté par trois chevaux qu'accompagnent deux courriers montés sur deux bidets de poste. Les postillons hurlent des ordres mais la pente est raide et la montée se fait quasiment au pas. Antoine a le temps d'apercevoir à l'intérieur des voitures quelques belles dames mais pas un seul gentilhomme. Le sommet de la butte atteint, les postillons relancent les chevaux et l'Antoine voit s'éloigner cet étrange et inhabituel cortège en direction de Viels-Maisons.

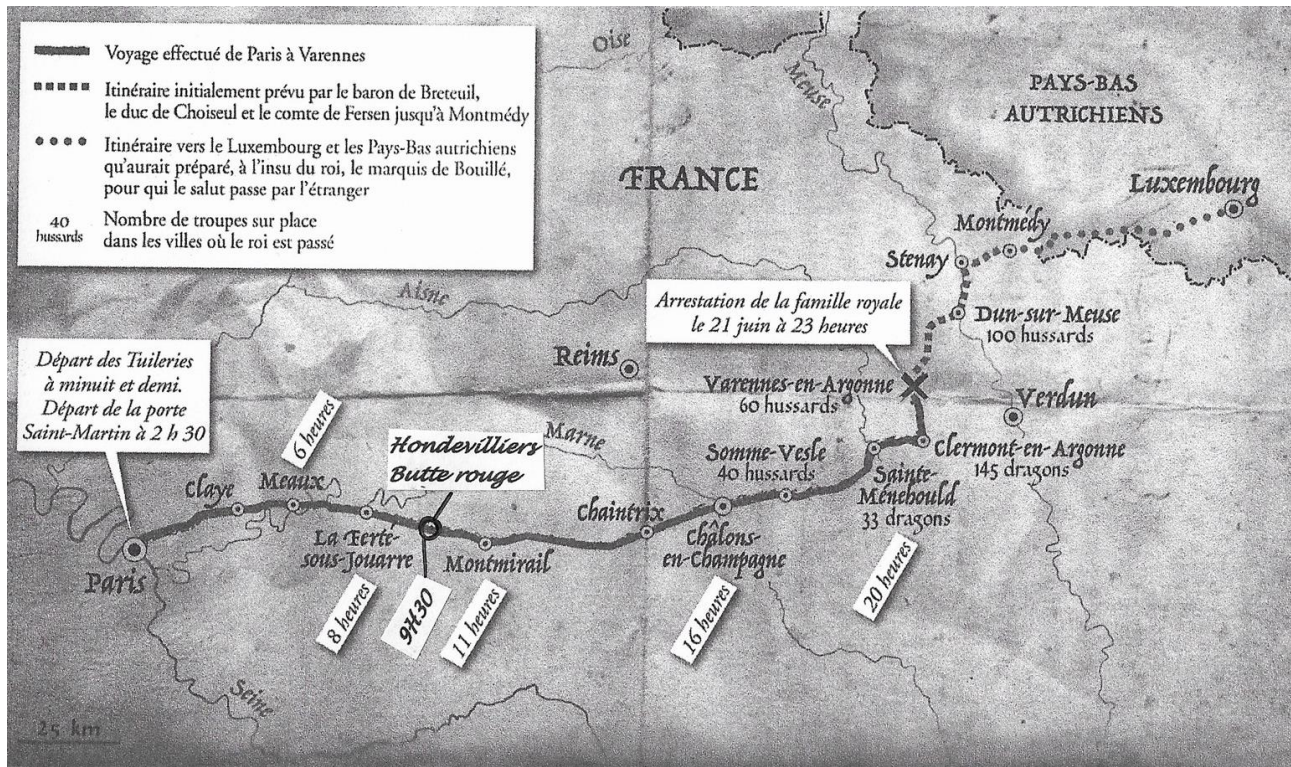
Il ne sait pas encore qu'il vient d'assister au passage du Roi de France et de sa famille fuyant Paris et la Révolution. Ils veulent rejoindre l'armée du marquis de Bouillé, près de la frontière allemande, pour ensuite avec l'aide de quelques généraux fidèles, marcher sur Paris et rétablir l'autorité royale. En ce mois de juin 1791, Louis XVI estime qu'il ne représente plus rien au milieu de ces députés vociférants, que l'Assemblée Constituante ne lui accorde aucune participation à la rédaction des lois, qu'il ne peut même plus circuler librement et que cette situation n'est qu'un simulacre de royauté. Alors sous la pression de son épouse, Marie-Antoinette, il n'envisage qu'une seule solution, la fuite.

Celle-ci a été mise au point par le bel amant suédois de la Reine, le comte Axel de Fersen. Après une évasion rocambolesque du palais des Tuileries, Marie-Antoinette munie d'un faux passeport au nom de Madame de Korff, le Roi déguisé en valet, le Dauphin habillé avec des vêtements de fille, Madame Royale ainsi que Madame Elisabeth, la sœur du Roi et Madame de Tourzel, la gouvernante des enfants, accompagnés de trois gardes du corps franchissent sans encombre vers 2h30 la barrière de douane de la Porte Saint-Martin. Ils s'installent ensuite dans la berline qui les attend au départ de la Route Royale de 1ère classe, l'ancêtre de la route nationale 3. Un cabriolet avec deux dames de compagnie se joint à eux au relais de Claye.

La lourde berline ne parcourt pas plus de dix kilomètres à l'heure. Elle traverse Meaux vers 6h00. Après un relais à Saint-Jean-les-deux-Jumeaux, elle arrive à La Ferté-sous-Jouarre vers 8h00 où elle bifurque vers la Route Royale de 3ème classe. L'arrêt au relais de poste de Bussières et le changement des onze chevaux nécessaires s'effectuent vers 9h00. Le cortège royal met environ une heure pour rejoindre Viels-Maisons où le Roi se croyant déjà sauvé commet ses premières imprudences en discutant notamment des moissons avec des habitants du village. La voiture royale surchargée prend du retard. Les troupes fidèles au Roi ne sont pas

présentes aux différents rendez-vous prévus par Fersen et finalement au relais de Sainte Ménéhould, le maître de poste Jean-Baptiste Drouet reconnaît le Roi malgré son déguisement en le comparant à son effigie sur l'un des assignats que le garde du corps lui a remis en paiement (la légende l'affirme mais beaucoup d'historiens doutent...)

La fuite s'arrête à Varennes vers 23h00 après avoir parcouru environ malgré tout 230 kilomètres.



A lire à la fin de cette histoire : les relais de poste aux chevaux

A Paris, dès la découverte de la disparition de la famille royale, La Fayette pour éviter les émeutes invoque l'enlèvement du Roi, envoie des courriers dans toutes les directions, toutes les cloches de la capitale sonnent le tocsin, la nouvelle parvient très rapidement dans tous les villages de France, ce qui provoque une véritable mobilisation populaire. La direction prise par les fuyards est rapidement révélée et les courriers s'élancent dans une folle poursuite. Antoine, toujours au travail dans son champ de la Justice les voit passer ventre à terre vers 15h45.

Après une nuit agitée, le Roi et son entourage escortés de Gardes Nationaux et de patriotes volontaires quittent Varennes le mercredi 22 juin vers 7h30. Le retour est difficile, tendu. Tout au long du parcours, ce ne sont que vociférations, injures et menaces à l'encontre de la famille royale. Le jeudi 23 juin, peu avant Dormans les trois députés Pétion, Barnave et Latour-Maubourg délégués par l'Assemblée Nationale pour ramener le Roi à Paris aperçoivent l'avant-garde du cortège.

Malheureusement pour l'Antoine et les habitants d'Hondevilliers, le retour

des fuyards ne se fait pas par la même route. En effet, peu après Châlons les deux voitures prennent la direction d'Épernay et de Château-Thierry.

Seuls les plus courageux se rendent à La Ferté-sous-Jouarre le vendredi 24 et assistent à l'entrée des voyageurs dans la ville vers 14h00 aux cris de « vive la Nation ». Après un déjeuner chez le maire de La Ferté, la berline tirée désormais par huit chevaux prend la direction de Meaux toujours sous les quolibets et les huées d'une foule énorme. L'entrée dans Paris se fait le samedi 25 à 19h00 sous une pluie d'orage. A la différence du tumulte qui a accompagné le cortège depuis Varennes, l'arrivée à Paris se fait dans un silence funèbre, « la Garde Nationale borde la chaussée, le fusil renversé, la crosse levée comme pour un enterrement ». La famille royale rejoint le palais des Tuileries point de départ de leur fuite inachevée.

Quelques semaines plus tard, le 19 juillet pour être précis, Marie-Marguerite accouche de jumeaux prénommés Antoine Germain et Louis. Malheureusement, Louis ne vit que onze jours, il décède le 31 juillet, son frère Antoine Germain le rejoindra dans la mort quatre jours plus tard, le 4 août. Fataliste, comme le sont tous les parents de cette époque, Antoine comprend que ce n'est pas encore pour cette fois-ci qu'il pourra apprendre le métier de berger à son héritier.

L'épouse de son ami Pierre accouche elle aussi de jumeaux le 6 septembre, une fille Marie-Antoinette qui décède le 25 septembre et un garçon Louis François qui ne connaîtra jamais son père, en effet Pierre Louis Fayët meurt le 14 novembre de la même année à l'âge de 35 ans.

Grâce à l'abbé Blost, curé du village, voici l'état civil d'Hondevilliers pour l'année 1791 :

- 12 naissances dont une au hameau du Montcel qui est toujours rattaché à la commune de Bussières.
- 5 mariages
- 15 décès dont 8 enfants

En 1791, la population d'Hondevilliers est d'environ 210 habitants. Notre village, administrativement se trouve dans le district de Rozay et dans le canton de Rebais.

Note au lecteur : Tous les personnages, tous les faits, toutes les dates, toutes les heures (à quelques minutes près) sont exacts sauf peut-être la présence d'Antoine Leroy près de la Route Royale de 3ème classe le 21 juin à 9h30. Que ses descendants me pardonnent, il me fallait un « héros ».

Sources : Marie-Antoinette d'André Castelot
Chroniques de la Révolution Larousse

Franck Ferrand raconte la fuite de Varennes (croquis)
Histoire de la Seine-et-Marne. La vie paysanne, Amatteis
Archives municipales d'Hondevilliers.

Les relais de poste aux chevaux

Le relais de poste est le lieu où sont tenus prêts des chevaux frais pour les cavaliers et plus tard pour les différentes voitures hippomobiles (berline, diligence, calèche,...). Ces établissements tenus par un maître de poste sont installés tous les 15 à 20 kilomètres sur les Routes Royales de 1ère, 2ème et 3ème classe.

En 1746, Louis XI crée les premiers relais de poste, service des « chevaucheurs du Roi », afin de transporter le courrier royal. Louis XII en 1506 met les relais de poste à disposition des voyageurs. A la fin du 18ème siècle, notre pays compte 1400 relais de poste et environ 16 000 chevaux sont disponibles de jour comme de nuit. Concurrencés par le chemin de fer, les relais de poste sont officiellement supprimés le 4 mars 1873.

Les relais de poste sont mis en place dans des fermes assez vastes comprenant la maison du maître de poste, le logement des domestiques et les écuries mais aussi les bâtiments agricoles : grange à grains, à fourrages et avoines. Ils accueillent souvent une auberge et une hôtellerie. Une partie des chevaux (sont souvent utilisés des bidets bretons et des percherons) est réservée aux travaux des champs, l'autre partie à la course de poste. Chaque relais possède au moins une quinzaine de chevaux. Les relais de poste génèrent autour d'eux une forte activité : postillon, palefrenier, bourrelier, sellier, maréchal-ferrant.

Les deux figures emblématiques d'un relais sont le maître de poste, fermier et propriétaire de sa cavalerie qui dirige le relais et le postillon. La tâche de ce dernier consiste à veiller à la bonne conduite des attelages, à les accompagner de relais en relais, de procéder à leur échange. Il doit ensuite ramener les chevaux à leur écurie d'origine, soit en assurant un relais soit en chevauchant « haut le pied ». Si le maître de poste bénéficie de privilèges fiscaux (exempté de la taille, impôt foncier sur les terres) le postillon de son côté échappe à toute conscription et obligations militaires.

Didier Lgueyrie